

que négligé, mais assez négligé pour qu'on ne se sentit pas pris dans un filet en apparence si lâche, et vous vous figurez les ravages que dut faire ce doute, plus semblable à une volupté de l'esprit qu'à une opinion.»

Ce parfait équilibre entre toutes les opinions que Bayle s'applique à maintenir n'est peut-être pas aussi dangereux qu'il le paraît au premier abord. Douter ainsi, c'est douter en connaissance de cause. Bayle raille bien plus l'incrédulité frivole que la foi aveugle; sa plaisanterie est presque toujours spirituelle et amusante. A ce propos, Voltaire l'accuse de s'abandonner quelquefois à une familiarité qui tombe souvent dans la bassesse; on lui a même reproché d'avoir semé dans son dictionnaire les gravelures les plus cyniques; c'est à ce sujet que Voltaire a dit encore :

Le matin rigoriste, et le soir libertin,
L'écrivain qui d'Éphèse excusa la matrone,
Renchérit tantôt sur Pétrone,
Et tantôt sur saint Augustin.

Un critique applaudit à ces vers en ajoutant : « Bayle a bien plus souvent le langage de l'auteur du *Satyricon* que celui de l'auteur de la *Cité de Dieu*. » Cependant, et c'est Basnage qui nous l'apprend, « Bayle avait des mœurs si pures, qu'il évitait même jusqu'aux occasions de tentation, et, à part un soupçon, vraisemblablement peu fondé, au sujet de ses relations avec madame Jurieu, ses ennemis les plus éveillés ne purent jamais trouver à mordre sur sa conduite. » Il est vrai que Basnage ajoute : « Il y a eu plusieurs exemples de ce libertinage d'imagination avec des mœurs honnêtes; mais l'auteur qui s'abandonne à ces impuretés d'expressions n'en est pas moins dangereux et blâmable. » Il y a des réserves à faire ici, et nous ne saurions souscrire, sans établir une distinction, à un si grave reproche, auquel, du reste, Bayle se montrait très-sensible : certainement, l'écrivain qui, sans nécessité, de gaieté de cœur et de parti pris, introduit des obscénités dans son livre comme surcroît d'intérêt pour certains lecteurs, est justiciable de tous les gens de goût. Heureusement, il n'en est pas ainsi de Bayle, et l'on ne saurait, sans injustice, l'accuser d'avoir cherché à égayer la sécheresse de certains articles par des gravelures destinées à leur servir de passe-port auprès de ceux qui cherchent moins à s'éclairer qu'à se divertir. Ceux qui se livrent à ces accusations ne connaissent pas les difficultés d'un travail encyclopédique rédigé par un homme consciencieux qui veut remplir sa tâche jusqu'au bout. Les critiques qui ont adressé à Bayle ce reproche de licence et qui l'ont formulé si àprement ont évidemment dépassé le but; nous parlons de ces critiques de l'école d'Arsinoé :

Elle fait des tableaux couvrir les nudités,
Mais elle a de l'amour pour les réalités;

de ces critiques qui poussent les hauts cris au nom de la morale pour une expression hasardée, et qui jettent un voile discret sur les turpitudes complaisamment étalées dans les élucubrations des casuistes, sous prétexte de théologie et de cas de conscience. Il y a certains articles qui, par leur nature même, appellent la liberté, nous dirions volontiers la crudité de l'expression, sous peine, pour l'écrivain, de rester obscur et inintelligible; dans une foule de cas, il faudrait briser sa plume, si l'on devait abriter un détail nécessaire derrière la prudence ou plutôt derrière l'hypocrisie des termes. Tant pis pour les lecteurs frivoles qui cherchent un aliment malsain à leur curiosité dans l'austère mais libre langage de la science; tant pis pour ceux qui s'imaginent qu'un livre grave et sérieux, écrit en dehors des préoccupations d'une pudeur intempestive, doit être rédigé de manière à former le cœur et l'esprit des pensionnaires du Sacré-Cœur. La science a ses privilèges, ses immunités, dont il serait puéril et ridicule de vouloir la dépouiller, et nous, qui passons à notre tour par le rude chemin que Bayle a si courageusement suivi, nous sommes presque tenté de lui reprocher d'avoir, dans la préface de sa première édition, excusé les hardiesses de son style, sans songer à s'attribuer le bénéfice des circonstances atténuantes : « Toute l'affaire, dit-il, se réduit à ces deux points : 1° si, parce que je n'ai pas assez voilé sous des périphrases ambiguës les faits impurs que l'histoire m'a fournis, j'ai mérité quelque blâme; 2° si, parce que je n'ai point supprimé entièrement ces sortes de faits, j'ai mérité quelque censure. La première de ces deux questions n'est, à proprement parler, que du ressort des grammairiens : les mœurs n'y ont aucun intérêt; le tribunal du préteur ou de l'intendant de la police n'a que faire là : *Nihil hoc ad edictum prætoris*. Les moralistes ou les casuistes n'y ont rien à voir non plus : toute l'action qu'on pourrait permettre contre moi, serait une action d'impolitesse de style, sur quoi je demanderais d'être renvoyé à l'Académie française, le juge naturel et compétent de ces sortes de procès; et je suis bien sûr qu'elle ne me condamnerait pas, car elle se condamnerait elle-même, puisque tous les termes dont je me suis servi se trouvent dans son dictionnaire sans aucune note de déshonneur. »

Bayle n'avait pas besoin de recourir à de tels subterfuges pour se disculper; son excuse, son droit était tout entier dans la nature des sujets qu'il traitait. Et d'ici nous entendons quelques lecteurs nous accuser de partialité et nous dire : On voit trop que vous êtes jugé dans votre propre cause. Notre réponse sera facile : C'est parce que nous connaissons, par expérience, les difficultés et surtout les nécessités que présentent ces sortes d'entreprises, que nous n'hésitons pas à nous ranger du parti de Bayle contre ses détracteurs dont les critiques prennent trop souvent leur source dans l'hypocrisie.

Comme nous l'avons montré, Bayle s'attira tout à la fois les colères des protestants et des catholiques. Au commencement de 1698, le consistoire de Rotterdam anathématisa le *Dictionnaire historique et critique*, dans lequel il signalait : 1° les obscénités qui sont répandues à pleines mains dans ce dictionnaire; 2° la satire injuste qu'il fait de toutes les actions du roi David; 3° les raisons qu'il fournit au manichéisme et au pyrrhonisme, ces hérésies dont l'une est la destruction de la Providence, et l'autre l'extinction de toutes les religions; 4° les louanges outrées qu'il donne aux athées et aux épicuriens, affaiblissant partout la nécessité de croire un Dieu, une providence et même une vie à venir, par rapport à l'avantage de la société civile et à la réformation des mœurs; 5° les allusions indignes qu'il fait à plusieurs expressions de l'Écriture sainte, en parlant de choses obscènes; 6° l'affectation marquée de donner un air de supériorité à toutes les objections des impies et des hérétiques sur les raisons de ceux qui les ont réfutées.

Les catholiques ne fulminèrent pas avec moins de violence contre l'ouvrage de Bayle, que le jésuite Le Fèvre appelait *Dictionnaire historique et romanesque, critique et anti-chrétien*. Chargé de faire un rapport pour savoir si l'on pouvait autoriser l'entrée du *Dictionnaire critique* en France, l'abbé Renardot se prononça nettement pour l'exclusion, et il en donnait pour raison qu'on ne trouve dans cet ouvrage aucun système de religion, que l'auteur n'y cite les Pères que pour les tourner en ridicule, qu'il établit partout le paganisme et le pyrrhonisme, et qu'il fait partout, des ministres calvinistes, des éloges pleins de fausseté.

Bayle, qui avait voulu penser par lui-même, sans accepter le patronage d'aucune secte, d'aucun parti, payait ainsi de mille persécutions la fière indépendance de son esprit. Mais des suffrages flatteurs venaient parfois le consoler des haines qu'il soulevait autour de lui. Il apprit un jour, et il en éprouva un vif sentiment de joie, que Boileau jugeait très-favorablement son travail : « On m'écrit, dit-il avec une sincérité modeste, que M. Despréaux goûte mon ouvrage. J'en suis surpris et flatté. Mon dictionnaire me paraît, à son égard, un vrai voyage de caravane, où l'on fait vingt ou trente lieues sans rencontrer un arbre fruitier ou une fontaine. » Leibnitz, de son côté, trouvait *merveilleux* le *Dictionnaire critique*, et il nous semble avoir nettement apprécié Bayle dans ces quelques mots : « Il passait aisément du bleu au noir, non pas dans une mauvaise intention ou contre sa conscience, mais parce qu'il n'y avait encore rien d'arrêté dans son esprit sur la question dont il s'agissait. Il s'accommodait de ce qui lui convenait pour faire voir la faiblesse de notre raison. » M. de Maistre lui-même lui rend assez bien justice : « Bayle, le père de l'incrédulité moderne, ne ressemble point à ses successeurs. Dans ses écarts les plus condamnables, on ne lui trouve point une grande envie de persuader, encore moins le ton de l'irritation ou de l'esprit de parti; il nie moins qu'il ne doute, il dit le pour et le contre; souvent même il est plus disert pour la bonne cause que pour la mauvaise. »

La bonne foi de l'illustre philosophe nous paraît donc hors de doute. Au fond, c'est un incertain plutôt qu'un sceptique. « Dans tout ce qu'il dit sur les difficultés qui entourent les questions de Dieu, de la création, de la providence, du mal, de l'immortalité, de la liberté, et de la réalité du monde extérieur, il cherche plutôt à multiplier qu'à lever nos doutes, lors même qu'au fond il a une conviction arrêtée, comme sur l'existence de Dieu et l'immortalité de l'être pensant. Convaincu que, si la raison est assez forte pour faire reconnaître l'erreur, elle est trop faible pour trouver la vérité, il semble vouloir, sur toutes les matières, nous faire entrer en défiance de toutes nos lumières. Quelquefois, heureusement, c'est pour nous renvoyer à la source de toute science. » (Fréd. Godefroy.) Comme Arcésilas, le fondateur de la nouvelle Académie, qui, « fort opposé aux dogmatiques, n'affirmait rien, doutait de tout, discourait du pour et du contre et suspendait son jugement, » Bayle se plaît surtout à chercher le côté faible de chaque système pour le battre en brèche; il cherche à prouver que, dans toutes les écoles et dans toutes les sectes, l'absurdité et la contradiction usurpent le nom et l'autorité de la vérité. Voilà pourquoi Voltaire, qui l'a jugé si sévèrement comme écrivain, le défend si chaudement comme philosophe :

J'abandonne Platon, je rejette Épicure.
Bayle en sait plus qu'eux tous; je vais le consulter :
La balance à la main, Bayle enseigne à douter;
Assez sage, assez grand pour être sans système,
Il les a tous détruits et se combat lui-même;
Semblable à cet aveugle en butte aux Philistins,
Qui tomba sous les murs abattus par ses mains.

La comparaison est frappante de justesse, si l'on n'envisage que le résultat; mais il faut bien reconnaître que Bayle cédait à un mobile plus élevé que ne le faisait l'Hercule hébreu. Il est vrai que l'arme redoutable qu'il maniait si habilement pouvait se retourner contre lui; mais qu'importait à Bayle, puisque le but qu'il poursuivait était le doute? Il ne se fait pas un instant illusion là-dessus. Écoutons-le : « On peut comparer la philosophie à ces poudres si corrosives qu'après avoir consumé les chairs mortes d'une plaie, elles rongeraient la chair vive, carieraient les os et perceraient jusqu'aux moelles. La philosophie réfute d'abord les erreurs; mais si on ne l'arrête point là, elle attaque les vérités, et, quand on la laisse faire à sa fantaisie,

elle va si loin qu'elle ne sait plus où elle est, ni ne trouve plus où s'asseoir. » C'est là, certes, un aveu dépouillé d'artifice, et s'il fallait le prendre au pied de la lettre, on n'en aurait jamais fait un plus écrasant pour la philosophie. Forte pour détruire, impuissante pour édifier; voilà, en dernière analyse, ce qu'elle devient entre les mains de Bayle, voilà à quel rôle l'illustre réfugié la fait descendre dans son *Dictionnaire historique et critique*. Mais prenons ici la défense de Bayle contre lui-même: il vivait à une époque d'ébranlement, et son dictionnaire est un des plus glorieux précurseurs de 89, qui devait déblayer le sol de ruines accumulées, pour y jeter, en ciment indestructible, en béton plus dur que le diamant, les fondations d'un édifice dont les assises s'élèvent chaque jour, et qui n'attend plus que le dernier étage dont aucune force ne saurait arrêter le couronnement.

Un ouvrage qui a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe et qui tient une si large place dans l'histoire de la critique philosophique a dû nécessairement être apprécié par un grand nombre d'écrivains d'élite. Mentionnons pour mémoire le chapitre du *Lycée* de La Harpe, l'étude écrite sur Bayle par M. Sainte-Beuve (*Revue des Deux-Mondes*, 1836), celle de M. Damiron (*Mém. de l'Acad. des sc. m. et p.*), et enfin celle de M. Lenient (Paris, 1855, un vol.). A l'article *Pyrrhon* de l'*Encyclopédie*, Diderot parle de son devancier en ces termes: « Bayle eut peu d'égaux dans l'art de raisonner, peut-être point de supérieur. Personne ne sut saisir plus subtilement le faible d'un système; personne n'en sut faire valoir plus fortement les avantages; redoutable quand il prouve, plus redoutable encore quand il objecte; doué d'une imagination gaie et féconde, en même temps qu'il prouve, il amuse, il peint, il séduit. Quoiqu'il entasse doute sur doute, il marche toujours avec ordre: c'est un polype vivant qui se divise en autant de polypes qui vivent tous; il les engendre les uns des autres. Quelle que soit la thèse qu'il ait à prouver, tout vient à son secours, l'histoire, l'érudition, la philosophie. S'il a la vérité pour lui, on ne lui résiste pas; s'il parle en faveur du mensonge, celui-ci prend sous sa plume toutes les couleurs de la vérité: impartial ou non, il le paraît toujours; on ne voit jamais l'auteur, mais la chose. » Palissot, ennemi déclaré des philosophes du XVIII^e siècle, cherche à faire sortir Bayle de leurs rangs. « Non, dit-il, ce grand homme n'est pas un de leurs coryphées. Le doute méthodique de Bayle fait sentir la nécessité d'une révélation, nécessité qu'il établit partout sur l'insuffisance et l'incertitude de nos lumières naturelles. » Bayle presque transformé en Père de l'Église! voilà, certes, une canonisation à laquelle il ne s'attendait guère. « Nos moyens de connaissance sont insuffisants, dit Bayle; donc nous ne pouvons croire à rien d'une manière absolue. » Pour Palissot, la conséquence rigoureuse de ce raisonnement est celle-ci: Nos moyens de connaissance sont insuffisants; donc nous devons croire à ce que nous ne pouvons ni connaître ni comprendre. Il y a des gens qui ont le talent de prendre toujours les choses par leur beau côté. Cela nous rappelle cet homme que son voisin accablait d'injures, l'appelant *voleur*, *usurier*, *fripouille*, et qui lui répondait fort tranquillement: « Vous avez toujours le petit mot pour rire. »

Revenons au sérieux: M. Victor Leclerc nous y ramène par cette page excellente sur Bayle: « L'auteur du *Dictionnaire critique* suit presque la même marche que Montaigne: il prend une opinion, et, la montrant sous toutes ses faces, il la détruit; il élève tour à tour objections contre objections, doutes contre doutes; ici, il discute avec la véhémence et la solidité des meilleurs dialecticiens; là, des anecdotes plaisantes ou malignes viennent égayer ou appuyer ses preuves: quand il vous a enveloppé d'incertitudes, tirez-vous de ce labyrinthe, il vous y laisse. Comme Montaigne, il se rit de l'homme présomptueux qui veut tout savoir, et lui apprend qu'il faut douter. Il a sa pénétration, son jugement, son adresse. Quelquefois il paraît aussi converser avec son lecteur; il ne dédaigne pas ces petits détails qui nous plaisent toujours, parce qu'ils nous font connaître l'homme; il se familiarise, il badine; mais c'est ici qu'on remarque son infériorité. Son style, quoique libre et spirituel, n'a pas la légèreté, la concision, ni surtout l'énergie de celui des *Essais*. »

En terminant cette étude, citons encore une fois Voltaire, dans sa *Lettre sur le Temple du Goût*; il revient ici d'autant plus à propos qu'il nous fournit une conclusion un peu sévère, mais fort spirituelle: « M. de... me disait que c'était dommage que Bayle eût enflé son dictionnaire de plus de deux cents articles de ministres et de professeurs luthériens et calvinistes; qu'en cherchant l'article *César*, il n'avait rencontré que celui de *Jean Césarius*, professeur à Cologne; et qu'au lieu de *Scipion*, il avait trouvé six grandes pages sur *Gérard Scioppus*. De là on concluait, à la pluralité des voix, à réduire Bayle en un seul tome dans la bibliothèque du *Temple du Goût*. »

Le *Dictionnaire historique et critique* a été réimprimé un grand nombre de fois. La première édition parut en 1696, en deux volumes in-folio. Celle que l'on aime surtout à consulter est due à M. Beuchot et comprend seize volumes in-octavo (1820-1824). Non-seulement elle a un format plus commode que les précédentes, mais elle renferme d'importantes additions.

Nous avons donné à cette étude une étendue qui paraîtra peut-être trop considérable; mais on nous le pardonnera, si l'on considère que le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* regarde le *Dictionnaire historique et critique* comme un de ses plus glorieux ancêtres. C'est ainsi que, dans un autre ordre d'idées, personne n'a songé à reprocher au géant de Sainte-Hélène d'avoir parlé longuement, dans son *Mémorial*, de César, d'Annibal et d'Alexandre.

Nous avons aussi appuyé à dessein sur le reproche d'obscénité et de crudité dans les expressions, formulé contre Bayle: c'est

que le *Grand Dictionnaire*, placé dans les mêmes nécessités, pourrait, dans sa périlleuse carrière, soulever la même accusation de la part de certains lecteurs superficiels. Mais, comme nous l'avons déjà insinué, le *Dictionnaire du XIX^e siècle* a été fait si volumineux, qu'aucun lecteur ne sera tenté de le prendre pour un livre de messe.

ENCYCLOPÉDIE DU XVIII^e SIÈCLE, ou *Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, par Diderot et d'Alembert, plus généralement désignée par le simple titre d'*Encyclopédie*, comme Rome se nommait la Ville, *Urbs*; comme la révolution de 1789 se nomme la *Révolution*.

Salut à cette œuvre immortelle; découvrons-nous, inclinons-nous devant ce monument de l'esprit humain, comme nous le ferions au parvis du Parthénon, de Saint-Pierre de Rome ou de Notre-Dame de Paris, que nous contemplerions pour la première fois. Qu'on nous pardonne ce naïf élan du cœur; mais, génie à part, notre infime personnalité va se reconnaître à chaque ligne, se retrouver dans chaque épisode de cet enfantement laborieux qu'on nomme l'*Encyclopédie du XVIII^e siècle*. La mythologie rapporte qu'Hercule grandit au milieu des serpents qui se dressaient et sifflaient autour de son berceau; Diderot a été l'Alcide de l'idée au XVIII^e siècle, et l'on sait quels furent les reptiles qu'il dut étouffer dans ses bras vigoureux pendant la carrière de près de trente années qu'il parcourut pour achever l'*Encyclopédie*. Cette entreprise littéraire, la plus vaste qui ait été formée depuis l'invention de l'imprimerie, fut la première pierre d'un édifice que le temps pourra modifier ou perfectionner sans cesse, mais qui sera toujours pour son fondateur un titre incontestable à la reconnaissance de la postérité. Ce fut certainement une belle et grande idée que celle de réunir dans un seul livre toutes les notions acquises jusqu'alors sur les sciences et les arts, d'en faire l'arche du savoir, le dépôt des connaissances humaines.

Vers 1748, l'*Encyclopédie* anglaise de Chambers, compilation imparfaite, extraite en grande partie de livres français, venait d'être traduite en italien et avait du retentissement dans notre pays. Un libraire, un de ces libraires qui flairent le succès, sans doute de la famille de celui qui disait à un auteur hollandais: Faites-moi des *Lettres persanes*, faites-moi des *Contes moraux* de Marmontel, vint proposer à Diderot de traduire l'*Encyclopédie* anglaise. Diderot se mit aussitôt à l'œuvre; mais le philosophe comprit bientôt l'insuffisance de ce travail, et le projet d'une œuvre plus complète ne tarda pas à germer, à bouillonner dans ce cerveau, nous pourrions dire dans ce volcan. Du premier coup, il imagina de dresser un inventaire des connaissances humaines, de rassembler, de classer dans un immense dépôt tout le savoir humain, tous les résultats du progrès et de la civilisation. Mais, quels que fussent son courage et sa prodigieuse facilité, il comprit qu'il devait être secondé dans un travail de cette importance, et il s'en ouvrit à d'Alembert, son ami, qui était l'homme le plus propre à soutenir dignement l'écrasant fardeau d'une aussi prodigieuse entreprise. Insensiblement l'idée grandit dans la tête des deux associés. Diderot rédigea tout d'abord le prospectus (novembre 1750), ainsi que le *Tableau des connaissances humaines*. Ce prospectus, où il expose son plan, est une page magnifique écrite à la glorification des arts et métiers, du travail manuel. Par un instinct prophétique, il faisait entendre les paroles les plus nobles à cette industrie qui était à la veille d'entrer dans une carrière de prodiges jusque-là sans exemple. « Ici, dit M. Henri Martin, Diderot, si souvent exagéré, si souvent emphatique, est simple parce qu'il est vraiment grand. Il sent la haute moralité d'une œuvre qui est la réhabilitation du travail manuel, du travail qu'on avait appelé jusque-là *servile*; il se fait l'historien, autant qu'on peut l'être, de cette longue suite de générations sacrifiées qui n'avaient jamais eu d'histoire, et auxquelles cependant la civilisation doit son bien-être, et l'intelligence ses indispensables instruments; il annonce aux classes ouvrières qu'il va leur élever un monument par l'exposé de la science des métiers, legs admirable des génies anonymes de ces classes humiliées. »

En même temps, d'Alembert prenait la plume pour écrire cette préface immortelle, ce fameux *Discours préliminaire*, majestueux portique d'un prodigieux édifice, et dont Voltaire écrivait: « J'ose dire que ce discours, applaudi de toute l'Europe, est supérieur à la *Méthode* de Descartes et égal à tout ce que l'illustre chancelier Bacon a écrit de mieux. » Aucun genre de gloire ne manqua à ce morceau: Palissot, ce détracteur acharné des philosophes, comprenant qu'il ne pouvait pas y mordre, l'attribua à un certain abbé Canaye. — Ce nom était on ne peut mieux choisi. — Les deux auteurs associèrent à leur œuvre tout ce que la France comptait alors de savants, d'hommes de lettres et de philosophes. Diderot se chargea de la partie importante des arts et métiers, de l'histoire de la philosophie ancienne et de la coordination générale de tous les matériaux qui devaient être apportés au réservoir commun; travail immense, dont celui qui trace ces lignes connaît tout le poids, bien qu'il n'ait entrepris la publication du *Grand Dictionnaire* qu'après y avoir travaillé seul pendant vingt années, chaque jour, chaque heure qui s'écoulait venant toujours apporter sa pierre à ce monument qui, lui aussi, restera imparfait.... D'Alembert, le plus savant mathématicien de son siècle, se chargea des sciences mathématiques. Voltaire, qui s'enrôlait avec passion sous le drapeau des nobles idées, parla de l'*Encyclopédie* avec cet enthousiasme qu'il savait si bien rendre contagieux. Alors, tout ce qu'il y avait en France de libres penseurs accourut se ranger sous la bannière de l'*Encyclopédie*. Rousseau se chargea de la musique; Daubenton, de l'histoire naturelle; l'abbé Mallet, de la théologie; l'abbé Yvon, de la métaphysique, de la logique et de la morale; l'avocat Toussaint, de la jurisprudence; Eidous, du blason; l'abbé La Chapelle, des sciences élémentaires; Le Blond,